

Une réunion de tous les lions de la contrée eut lieu le lendemain, et Harpalionu fut reconnu comme roi.

Dans cette nouvelle position, notre baudet vécut fort heureux pendant de longues années, d'autant plus qu'il ne disputait jamais à ses sujets les animaux qu'ils avaient tués.

Enfin, les maladies qui ne respectent jamais la vieillesse assaillirent Harpalionu, de sorte qu'un beau matin, tous les lions le trouvèrent mort.

Ils l'enterrèrent en grande pompe, et, pendant longtemps, les plaines et les forêts retentirent de leurs terribles hurlements de douleur.

*(Conté en 1882 par Antoine Joseph Ortoli [Olmiccia]).*

## XX

### LE TRÉSOR DES SEPT VOLEURS

**U**N homme était mort laissant deux fils ; l'aîné, Francesco, était très riche, l'autre, Stevanu, ne possédait absolument rien.

Or, celui-ci se dit un jour :

— « Si j'allais faire fortune ? Quoi qu'il puisse m'arriver, je ne serai pas beaucoup plus malheureux qu'en ce moment. »

Le voilà donc parti.

Après avoir voyagé toute la journée, il rencontra une grande forêt où il pénétra pour passer la nuit. Il y était à peine depuis un instant, qu'il entendit de tous côtés des hurlements de loups et de lions.

Effrayé, Stevanu monta bien vite sur un arbre où, je vous assure, il se tint tranquille.

Bientôt après, un bruit de voix arriva jusqu'à lui. C'étaient sept voleurs qui causaient au pied d'un arbre, à côté de celui où il était.

Une grotte se trouvait à quelques pas et Stevanu entendit distinctement :

— « Serchia, ouvre-toi. »

Une porte s'ouvrit, et les voleurs, après avoir pénétré dans la caverne, dirent aussitôt :

— « Serchia, ferme-toi. »

Le lendemain matin les brigands s'en allèrent.

Lorsqu'ils furent bien loin, le pauvre chercheur de fortune, qui était encore perché sur son arbre, descendit doucement ; à son tour, il dit en touchant la porte de la grotte :

— « Serchia, ouvre-toi. »

La porte obéit à ce commandement, et il put pénétrer dans le repaire des sept voleurs.

Quelles richesses il vit, le pauvre Stevanu, dans cette grotte qui n'était éclairée que par les fentes des rochers ! Là étaient des sacs de sequins, des colliers et des bracelets enrichis de gros diamants, des tas de rubis et d'émeraudes ensevelis au milieu d'escarboucles, de topazes et de saphirs.

Jamais, jamais des yeux humains n'avaient été plus éblouis que ceux de Stevanu. Il resta là, contemplant toutes ces richesses pendant plus d'une heure ; tout à coup il se réveilla comme d'un long rêve.

— « Si les voleurs allaient revenir ? »

Et vite, il remplit un sac de pièces d'or et de pierres précieuses, puis il partit sans oublier de commander à la porte :

— « Serchia, ferme-toi. »

Arrivé chez lui, Stevanu dit à sa femme :

— « Sois désormais contente, sois joyeuse, car nous sommes riches, vois ce que j'apporte. »

Et aussitôt, il ouvrit son sac où les sequins resplendissaient à côté d'une foule de pierres précieuses.

— « Sainte Vierge ! Et tout cela est à nous ? demanda la femme.

— Oui, tout cela est à nous. Cet or, ces rubis, ces topazes, ces diamants nous appartiennent.

— Quel bonheur ! nous pourrons manger tant que nous voudrons, car jamais on ne pourra compter nos richesses.

— Femme, va chez mon frère et demande-lui son boisseau afin que nous puissions mesurer tout cela. Mais surtout ne lui dis pas pourquoi nous le lui empruntons. »

La femme de Stevanu partit.

— « Pan ! pan !

— Qui est là ?

— C'est moi, ouvrez. »

La porte s'ouvrit et Francesco demanda :

— « Que voulez-vous ?

— Je voudrais votre boisseau.

— Mon boisseau ? et pourquoi faire ?

— Nous devons mesurer un peu de blé.

— Tenez, le voici. »

Une fois seul, Francesco se dit : « Cela n'est pas clair, mon frère n'a jamais eu de blé à mesurer. Heureusement que j'ai mis au fond du

boisseau un peu de poix ; de cette manière, je saurai à quoi il a servi. »

Ne se doutant de rien, Stevanu mesura ses pièces d'or et en trouva sept boisseaux tout pleins, sans compter trois boisseaux de pierres précieuses.

On rapporta ensuite la mesure à Francesco, qui aperçut collé à la poix un beau sequin tout neuf.

— « Ah ! ah ! se dit-il, mon frère a de l'or, et en quantité à ce que je vois, il faut que je sache d'où tout cela lui vient.

— Pan ! pan ! fit-il bientôt à la porte de Stevanu.

— Qui est là ?

— Ouvre, c'est moi.

— Que veux-tu ?

— Dis-moi donc, qu'as-tu mesuré avec mon boisseau ?

— Rien, un peu de blé.

— Ce n'est pas vrai, tu n'as pas besoin de mentir, car j'ai trouvé un sequin.

— Je te jure que j'ai mesuré du blé.

— Si tu ne me dis tout de suite où tu as pris l'or que tu as, je te fais arrêter à l'instant. »

A cette menace, Stevanu raconta tout à son

frère. Ils décidèrent ensuite de retourner tous les deux à la caverne.

Le fourbe Francesco n'attendit pourtant pas ; le soir venu, il prit deux mulets et partit s'emparer tout seul du trésor des sept voleurs.

De peur d'être surpris, il cacha ses deux bêtes derrière un rocher et lui-même monta sur un arbre.

Les voleurs arrivèrent quelque temps après, puis ils s'en allèrent.

Francesco descendit alors de son arbre, et, comme il avait entendu dire : « Serchia, ouvre-toi, » il répéta les mêmes paroles, et la porte s'ouvrit.

On peut se figurer sa joie à la vue de tant de richesses. Aussi, pour ne pas perdre de temps, il chargea bien vite de sequins ses deux mulets, et, malheureux de ne pouvoir tout emporter, il remplit même ses poches de pierres précieuses.

Mais, lorsqu'il voulut s'en retourner, il ne se souvint plus de ce que les voleurs avaient dit pour fermer la porte.

Il eut beau répéter :

— « Porte, ferme-toi ; huis, ferme-toi ; je t'en prie, belle porte, ferme-toi, la porte était sourde et n'obéissait en aucune façon. »

Pendant ce temps les brigands arrivèrent, et, trouvant Francesco, en un clin d'œil ils le mirent en pièces. Tête, jambes, bras, tout fut jeté dans un coin de la grotte.

— « En voilà un qui ne nous volera plus, dit un voleur, puis on s'occupa du dîner. »

Le lendemain, Stevanu alla pour trouver son frère ; mais quelle ne fut pas sa surprise lorsqu'il apprit que Francesco était parti depuis longtemps et n'était pas encore revenu.

— « Sans doute il lui est arrivé malheur, pensa Stevanu, et il courut à sa recherche. »

Arrivé à la grotte, celui-ci se cacha comme d'habitude ; une fois les voleurs sortis, il entra dans la caverne sans aucune difficulté, grâce aux mots magiques :

— « Serchia, ouvre-toi. »

Il chercha de tous côtés, et finit par trouver les restes informes de son malheureux frère.

Il les recueillit comme il put, les mit dans un sac et s'en retourna au village.

Mais comment expliquer la disparition de Francesco ? Que diraient les paysans s'ils le voyaient ainsi mutilé ?

Stevanu crut enfin avoir trouvé.

Le soir, après l'*Ave Maria*, il alla trouver un cordonnier.

— « Vingt écus si dans deux heures tu m'as fait un sac de ce cuir.

— Et pourquoi faire, grand Dieu ?

— Chut ! acceptes-tu ?

— Comment voulez-vous que je refuse, ... mais ?

— Silence ! c'est un secret que nul ne doit connaître. »

Le sac fait, les restes du pauvre Francesco furent mis dedans et ensevelis dans le jardin pendant qu'il faisait encore nuit. Le lendemain matin, Stevanu fit courir le bruit que son frère était malade, puis mal, puis enfin qu'il était mort.

Personne n'ayant pu approcher du lit du moribond, nul ne se douta de la ruse.

On enterra ainsi en grande pompe une magnifique bière pleine de cailloux, et pendant qu'on allait au cimetière, les cloches sonnaient le glas des morts :

Don, don, don ; don, don, don.

A leur retour, les brigands ne trouvèrent plus Francesco.

— « Par le diable et ses cornes ! dit le chef, il y a quelqu'un qui connaît notre secret. Si cela dure, nous serons volés à notre tour, ce qu'il ne faut pas. Dispersons-nous dans tous les pays, et tâchons de connaître celui qui nous a volé.

— Bien dit, répétèrent les brigands, et ils se mirent en marche. »

A force de voyager, un des voleurs arriva chez le cordonnier.

— « Eh bien ! il n'y a rien de neuf dans le pays ?

— Non, que je sache, et pourquoi ?

— C'est parce que je donnerais une bourse pleine d'or à celui qui me dirait quel est l'homme qui, dans ce village, s'est trouvé tout à coup enrichi.

— Il n'y a personne... Ah ! si ; Stevanu, à qui j'ai bien souvent donné un morceau de pain, est fort bien en ce moment. Il a des serviteurs et des servantes, et j'ai entendu dire qu'il a acheté le grand clos d'oliviers, vous savez, celui qui est près de l'église.

— Tu ne sais pas autre chose ?

— Non.

— Alors tu n'auras pas ma bourse. »

Et le voleur courut trouver ses compagnons pour leur raconter ce qu'il venait d'apprendre.

— « Sans doute c'est ce Stevanu qui nous a volés ; si nous pouvions entrer dans sa maison et nous venger ? »

— Cela est très simple. Faisons-nous passer pour *balaninchi* (1). Nos premières mules seront chargées d'huile, et les autres porteront six d'entre nous cachés dans des outres. Le chef nous conduira, et, lorsque nous serons dans la maison, nous tuerons tout.

— Cela est bien raisonné. »

Le lendemain, on fit ainsi qu'on avait décidé la veille. Le chef des brigands, bien déguisé, s'en allait criant dans les villages :

— « *I balaninchi ! I balaninchi ! Chi piglia oliu* (2) ? »

Après avoir marché bien longtemps, les brigands arrivèrent à la maison de Stevanu au commencement de la nuit.

(1) Habitants de la « Balagne, » le pays de la Corse où l'olivier est cultivé avec le plus de succès.

(2) Les balagnais ! Les balagnais ! Qui veut de l'huile ?

— « *I balaninchi ! I balaninchi ! Chi da alloghiu (1) ?* »

— « Entre ici, mon brave, ma maison est toujours ouverte au voyageur. »

Et le chef entra.

Le maître de la maison l'aida même à décharger ses mulets ; mais, en faisant cette besogne, un soupçon lui vint à l'esprit ; les outres étaient bien dures pour être remplies d'huile. Si c'étaient des voleurs ? Il fit pourtant semblant de ne s'apercevoir de rien, et mit les outres près du foyer.

Quelque temps après :

— « Eh bien ! votre huile est-elle bonne ? »

— Toujours la même, excellente en toute saison.

— Demain matin, je vous en achèterai *una somma* (2). En attendant, mangeons, et, lorsque vous serez fatigué, vous irez vous coucher. »

Lorsque le chef des brigands fut allé dans la chambre qu'on lui avait désignée, Stevanu appela ses servantes et leur dit :

— « Chauffez bien vite un grand chaudron

(1) Les balagnais ! Les balagnais ! Qui leur donne hospitalité ?

(2) Une charge.

d'huile ; mais surtout dépêchez-vous et ne faites aucun bruit. »

Comme il régnait un grand silence, les brigands qui étaient dans les outres, croyant tout le monde endormi, s'apprêtèrent à sortir.

Mais à peine le premier avait-il déchiré la sienne d'un coup de couteau et mis la tête dehors, qu'il reçut sur le visage une grande quantité d'huile bouillante.

Jugez de ses cris.

Les autres voleurs auraient bien voulu ne pas être dans les outres en ce moment là, mais, à leur tour, ils furent inondés d'huile bouillante et périrent comme le premier brigand.

Aux cris de ses compagnons, le chef des voleurs comprit bien vite qu'ils n'étaient pas à la fête. Se sentant découvert il tâcha de s'enfuir ; heureusement, lui aussi fut pris, livré à la justice et condamné à la peine de mort.

Un vendredi on lui mit une chemise de poix, et tout le monde, de mon temps, a pu voir brûler sur la place publique ce terrible brigand.

*(Conté en 1881 par Madame Marini, de Porto-Vecchio).*

